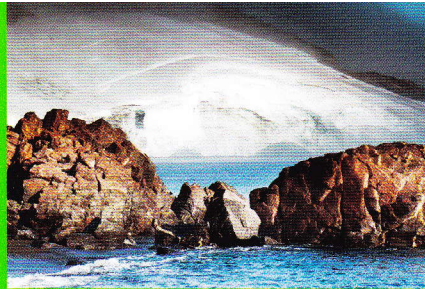


# GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



**GROENLAND  
DANS LE PLUS  
GRAND PARC  
NATUREL  
DU MONDE**

N° 468. FÉVRIER 2018

www.geo.fr

BEL. 6,50 € - CH. 10,50 CHF - CAN. 11,50 CAD - D. 7,50 € - ESP. 6,90 € - GR. 6,90 € - ITA. 6,90 € - LUX. 6,50 € - PORT CONT. 6,90 € - DOM. Avion. 9 € - Surface. 6,50 € - MAY. 13 € - Maroc. 69 DH - Tunisie. 111 TND - Zone CFA Avion. 7 500 XAF - Bateau. 5 000 XAF - Zone CFP Avion. 2 000 XPF - Bateau. 1 000 XPF

## UNE FORCE DE LA NATURE

# NAMIBIE



**Alimentation**  
4 CONTINENTS, 9 ENFANTS  
ET LEURS MENUS



- Nos itinéraires au pays des braves
- Les anges gardiens du guépard
- A la découverte du peuple herero



**Grand reportage**  
DÉCHETS :  
C'EST L'OVERDOSE !

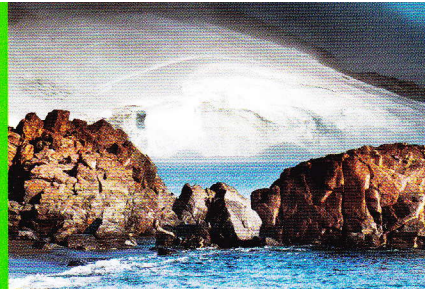
PM PRISMA MEDIA

M 01588 - 468 - F. 5,90 € - RD



# GEO

VOIR LE MONDE AUTREMENT



**GROENLAND  
DANS LE PLUS  
GRAND PARC  
NATUREL  
DU MONDE**

N° 468. FÉVRIER 2018

www.geo.fr

UNE  
FORCE  
DE LA  
NATURE

# NAMIBIE



**Alimentation**  
4 CONTINENTS, 9 ENFANTS  
ET LEURS MENUS



- Nos itinéraires au pays des braves
- Les anges gardiens du guépard
- A la découverte du peuple herero



**Grand reportage**  
DÉCHETS :  
C'EST L'OVERDOSE !

BEL : 6,50 € - CH : 10,50 CHF - CAN : 11,50 CAD - D : 7,50 € - ESP : 6,90 € - GR : 6,90 € - ITA : 6,90 € - LUX : 6,50 € - PORT CONT : 6,90 € - DOM : Avion : 9 € - Surface : 6,50 € - MAY : 13 € - Maroc : 69 DH - Tunisie : 11 TND - Zone CFA Avion : 7 500 XAF - Bateau : 5 000 XAF - Zone CFP Avion : 2 000 XPF - Bateau : 1 000 XPF



EN COUVERTURE

P. 62

COMME AU PREMIER  
MATIN DU MONDE

P. 78

LES HERERO  
N'ABDIQUENT JAMAIS

P. 90

LA COURSE ÉPERDUE  
DU GUÉPARD

# f

UNE

# force

NAMIBIE

de la

# NATURE

A première vue, ce pays est un grand désert. Et pourtant cohabitent ici des populations à l'identité singulière. C'est aussi une arche de Noé où les animaux sauvages règnent en maître. Reportages sur une terre à l'état brut.

DOSSIER COORDONNÉ PAR NADÈGE MONSCHAU

P. 96

UN DÉSERT À LA SAUCE BAVAROISE

P. 102

UN BERCEAU DE L'HUMANITÉ ?

Deux oryx progressent dans le désert du Namib. Avec ses cornes dressées tels des sabres, cette espèce de gazelle est l'emblème national.

GEO 61

# comme au premier

Flore et faune prodigieuses, immenses étendues désertes : au «pays des



**1**

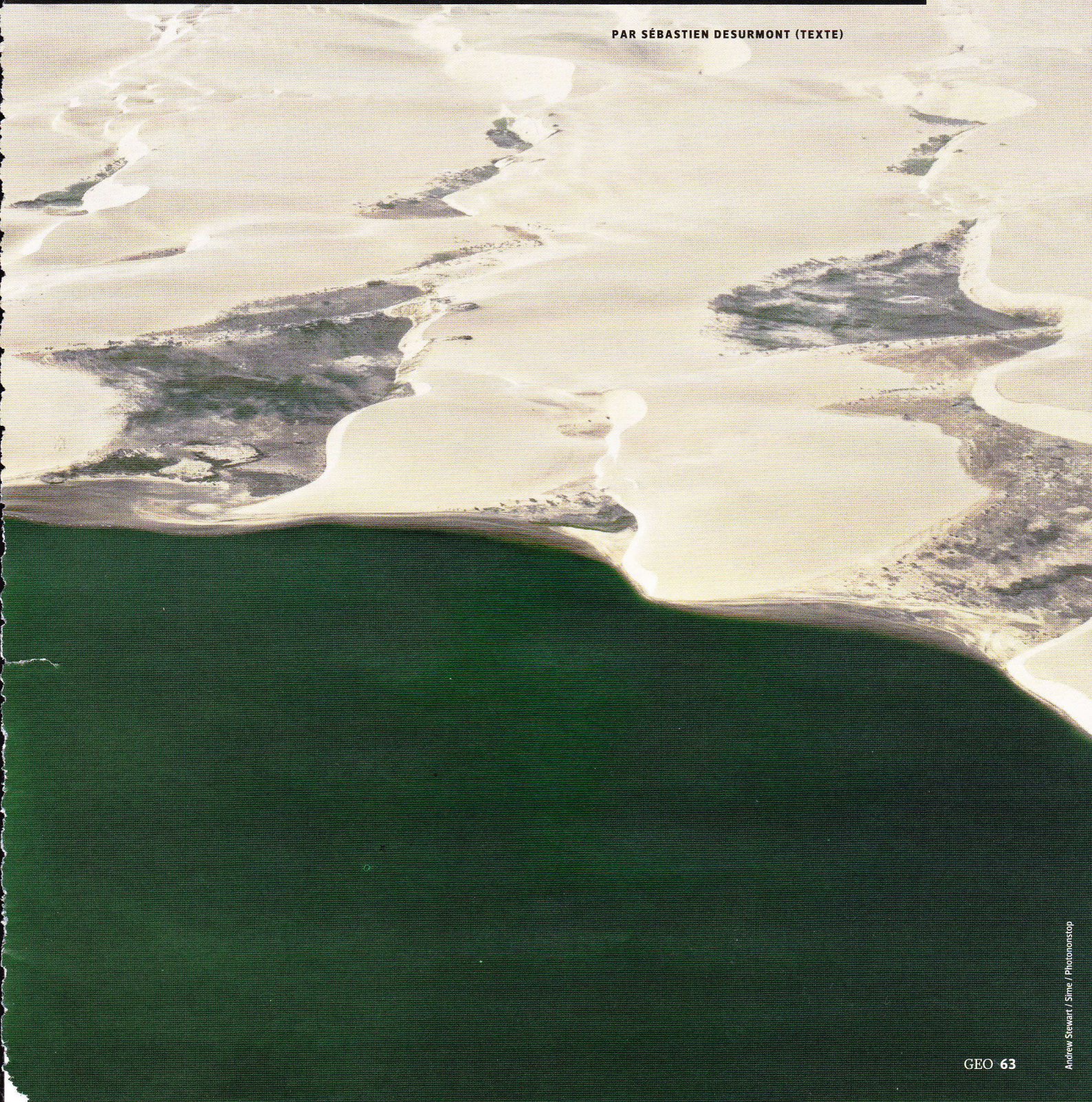
## **LE RIVAGE DES GRANDS FRISSONS**

Tout au nord, une étonnante mer de sable ondule le long de l'Atlantique : la côte des Squelettes. Elle doit son nom aux carcasses de mammifères marins et aux épaves de navires jonchant ses plages. Ces «sables de l'enfer», surnommés ainsi par les navigateurs portugais, sont baignés par une eau qui ne dépasse pas les 10 °C, en raison d'un courant traître et froid venu d'Antarctique, le Benguela. Gare à ne pas s'aventurer dans cette région sans guide !

# matin du monde

braves», dame Nature est en état de grâce. Voici quinze de ses trésors intacts.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)





**2 UN DÉCOR  
DE WESTERN  
EN AFRIQUE**

C'est une cassure inconcevable. Une entaille de 27 km de large pour 160 de long. Le canyon de la Fish River, dans le sud du pays, est le deuxième plus grand du monde (après celui du Colorado, aux États-Unis). Pour en saisir le gigantisme, rien ne vaut une randonnée le long de la rivière. En trois à cinq jours, on remonte jusqu'aux sources chaudes d'Ai-Ais, réputées pour leurs vertus thérapeutiques.









**3 UN ALOËS AVEC PLUS D'UNE CORDE À SON ARC**

Quel spectacle que ces branches dressées formant un bouquet d'étoiles ! Endémique de l'Afrique australe, cette variété d'aloès est appelée kokerboom, «arbre à carquois» en afrikaans, car les San se servent de son écorce pour fabriquer des étuis à flèches. Cette plante survit dans le désert en stockant l'eau dans son tronc et en sécrétant une cire qui freine l'évaporation. Pour admirer ces spécimens rares, rendez-vous dans la réserve privée d'Aussenkehr, dans l'extrême sud du pays.





**4**

**UN DÉSERT QUI  
TROMPE  
ÉNORMÉMENT**

Difficile d'accès, le nord du Namib, entre les rivières Kunene et Hoanib, n'a rien d'une immensité vide. A l'ombre de ses murailles de sable vivent des girafes, des lions ou des oryx, et surtout les très rares éléphants du désert, capables de survivre dans les milieux les plus arides. La réserve privée de la Skeleton Coast, que l'on rejoint à bord d'un petit avion, est un excellent port d'attache pour découvrir ces paysages d'une envoûtante nudité.



**5 UN BAIN DE  
FRAÎCHEUR EN  
PLEIN FOUR**

Alimentées par la Kunene, qui coule le long de la frontière entre la Namibie et l'Angola, les chutes d'Epupa sont une bénédiction. Haute de 37 m, la cascade la plus impressionnante s'abat avec fracas sur la roche. Ces cataractes permettent à une végétation plantureuse de s'épanouir aux portes du désert. On peut même s'y baigner ou y faire du rafting... quand les crocodiles n'y font pas trempette.







6

### DE MONTS ROUGES EN VALLÉES IMMACULÉES

C'est la merveille des merveilles de Namibie : les dunes orangées de Sossusvlei, dans le sud-ouest, comptent parmi les plus hautes du monde (plus de 300 mètres), et elles changent de physionomie au gré des vents. Elles étreignent des cuvettes d'argile blanche, où trônent parfois, comme dans le fameux Dead Vlei, des acacias morts, noirs comme le jais. L'idéal ? Contempler ces paysages fous depuis le ciel, en embarquant près de Sesriem, avant l'aube, dans une montgolfière.





Karl Terblanche / Ardea / Biosphoto

7

7

### CHEVAUCHÉE FANTASTIQUE DANS LE GARUB PAN

Dans le sud du pays, entre Aus et Lüderitz, guettez le panneau «Feral Horses». Là, une piste file vers le nord jusqu'au point d'eau du Garub Pan, où les seuls chevaux sauvages d'Afrique viennent s'abreuver. Ces équidés étonnent par leur capacité à s'adapter à ce milieu extrême : ils peuvent ne pas boire cinq jours durant et urinent moins que leurs cousins domestiqués. Malgré la poignée de passionnés qui tentent de les protéger, ils ne sont plus que quelques centaines, consanguinité oblige. Leur origine reste floue. Sont-ils les descendants des montures de l'armée allemande, mise en déroute en 1915 ? Ou arrivèrent-ils au XIX<sup>e</sup> siècle, avec des tribus Nama de la région du Cap qui les abandonnèrent ? [wild-horses-namibia.com](http://wild-horses-namibia.com)

8

### ADMIRER LA DOYENNE DES PLANTES

La Welwitschia Drive offre une excursion qui flirte avec les mystères de la botanique. Cette route carrossable qui part à l'est de Swakopmund porte

le nom d'une plante endémique à l'apparence de grosse laitue flétrie dont les feuilles démesurées retombent dans le sable : la *Welwitschia mirabilis*. Une sorte de pieuvre végétale que Darwin trouvait si laide qu'il la surnommait «l'ornithorynque du règne végétal». Alors que le naturaliste autrichien Friedrich Welwitsch, qui fut le premier à la décrire scientifiquement, en 1860, la considérait, lui, comme «la chose la plus merveilleuse que les pays d'Afrique australe ont à offrir». Car cette espèce possède un ingénieux système d'auto-irrigation qui lui permet de survivre en milieu hostile et de croître durant des siècles. Ainsi, certains spécimens du désert du Namib ont presque



8

Frans Lanting

1 000 ans ! Le parcours en voiture, qui prend deux heures, inclut la découverte d'autres phénomènes de la flore locale – dont de fabuleux champs de lichens noirs – et de paysages stupéfiants, comme Moon Landscape, un décor lunaire composé de vallées ocre. [namibia-accommodation.com/route/welwitschia\\_plains](http://namibia-accommodation.com/route/welwitschia_plains)

9

### DANS L'OASIS FOISSONNANTE DU WATERBERG

Ici, on ne sait plus où donner des jumelles. A l'abri des falaises de grès rouge du Waterberg, voici une respiration verte unique en son genre : peu fréquenté des touristes,

accessible en quelques heures depuis la capitale, ce parc national est le repaire des amateurs de safari à pied. Cette aire protégée de 400 km<sup>2</sup> abrite la faune «classique» (koudous, phacochères, babouins, oryx...), mais aussi des espèces rares, comme les vautours du Cap ou les antilopes des sables. Ceux qui ont du temps (et de l'endurance) entreprendront un trek de plusieurs jours (42 km, avec guide et campements organisés). Les autres s'installeront dans la très belle réserve privée tenue par la famille Rust, où les campings et bungalows sont accessibles à tous les budgets (de 12 à 100 € la nuit) et où les panoramas sont à couper le souffle. Autre avantage : ici, on peut se lancer seul dans de petites randonnées balisées (de 1 à 5,3 km). Et partir chaque après-midi en expédition à la recherche des derniers rhinocéros blancs de la région. Il existe aussi un sentier historique de 2,2 km, où des panneaux racontent la sanglante bataille du Waterberg (1904), qui marqua le début du génocide Herero [voir notre reportage à ce sujet]. [waterberg-wilderness.com](http://waterberg-wilderness.com)

10

### SURPRENDRE LES PACHYDERMES À L'HEURE DU BAIN

Dans la bande de Caprivi, après des années de conflit [voir notre rubrique «Le monde en cartes»] et de braconnage, la faune a enfin repris ses droits et l'observation y est étonnamment facile depuis les berges des innombrables points d'eau. On y savoure aussi la douceur d'une autre Namibie, luxuriante, avec ses forêts tropicales humides. Cap sur la réserve de Mahango, où l'on approche de très près des ►►



- Parcs nationaux (P.N.)
- Conservatoires communautaires
- Autres aires protégées
- ★ Sites et réserves remarquables

50 km



Elodie & Gérard Planchenault / Onlyworld.net

11

►► troupeaux d'éléphants. De là, il faut emprunter la Circular Drive Loop, une boucle panoramique de 20 kilomètres qui surplombe la plaine alluviale. Arrêt le soir sur la rive ouest de l'Okavango, au Ngepi Camp, qui offre le meilleur rapport qualité/prix de la région avec son camping sur l'herbe (10 € la nuit) et ses cabanes romantiques perchées dans les arbres (55 €). Cet hébergement est idéalement situé pour épier les ablutions des hippopotames et pour remonter la rivière en *mokoro*, la pirogue traditionnelle du peuple kavango. A ne pas manquer non plus : le parc national de Nkasa Rupara, l'un des plus fabuleux d'Afrique australe pour l'observation des oiseaux, avec plus de 400 espèces répertoriées. [ngepicamp.com](http://ngepicamp.com)

11

**LE PLEIN D'IMAGINAIRE À SOLITAIRE**

Une escale au milieu de nulle part, dans une banale station-service ? Quelle drôle d'idée ! Et pourtant, lors d'un périple sur la route menant de la capitale jusqu'aux fameuses dunes rouges de Sossusvlei, c'est bien à Solitaire qu'il faut s'arrêter. C'est peu dire que ce bled perdu dans la rocaïlle mérite son nom. Son décor semble tout droit sorti d'un western. La journée se passe à entendre les mouches voler et le vent siffler en regardant la poussière tourbillonner et des carcasses de vieilles voitures chauffer sous un soleil de plomb. Planté à côté de gros cactus exténués, l'endroit fait aussi épicerie, bureau de poste, cafétéria (on y sert un excellent *Apfelstrudel*)

et hôtel. Mais, pour la nuit, mieux vaut quitter ce Bagdad Café namibien et tailler la route sur une poignée de kilomètres, jusqu'au Moon Mountain. Une petite folie (à partir de 150 € la nuit) à s'offrir pour passer une soirée à admirer la voie lactée. Ce luxueux camp de brousse est en effet posé sur un promontoire : de là-haut, on a l'impression de dormir en lévitation au-dessus du désert. [moonmountain.biz](http://moonmountain.biz)

12

**À LA RECHERCHE DU RHINOCÉROS PERDU**

Très répandu dans la savane jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le rhinocéros, noir ou blanc, a été la cible d'un braconnage intense, à tel point que sa survie est aujourd'hui en jeu.

Dans toute la Namibie, mais plus particulièrement dans le Damaraland, près de Palmwag, le SRT (Save the Rhino Trust) se bat depuis plus de trente-cinq ans pour protéger ces deux espèces. Son action a déjà permis de sauver plus d'un millier de ces herbivores, en impliquant les communautés des villages environnants, les chefs de tribus et les autorités gouvernementales, mais aussi les touristes. Pour ces derniers, le SRT a imaginé un splendide camp de brousse, le Desert Rhino Camp. Après une nuit sous de confortables tentes (à partir de 300 €), on part en expédition avec des experts pour observer l'animal et tout savoir sur son mode de vie. Prévoir au moins une journée entière sur place, pour avoir une chance d'apercevoir

d'autres mammifères menacés, comme le guépard ou l'éléphant du désert.  
[wilderness-safaris.com/camps/desert-rhino-camp](http://wilderness-safaris.com/camps/desert-rhino-camp)

**13**

**C'EST BEAU, UN SAFARI LA NUIT**

Etendu sur plus de 22 000 km<sup>2</sup> (soit presque deux fois la superficie de l'Île-de-France), le parc national d'Etosha («terre blanche») est l'une des plus belles réserves animalières du monde. A découvrir de jour, bien sûr, mais aussi de nuit, sous bonne escorte (dès le coucher du soleil, la circulation à bord de son propre véhicule est interdite pour raisons de sécurité). La plupart des lodges ou campements proposent ce type d'excursions (à partir de 45 € par personne). Les rangers savent où se rendre pour profiter du spectacle des fauves en train de chasser. L'un des meilleurs spots ? Le pan d'Etosha, une immense cuvette saline située en plein centre de l'aire protégée. Au crépuscule, oryx, éléphants, girafes, zèbres, antilopes, lions... semblent s'être donné rendez-vous là. Du grand spectacle ! Autre astuce : loger à l'Okaukuejo Camp (17 € l'emplacement de camping, 110 € la nuit en bungalow), près de l'entrée sud

Élodie & Gérard Planchenaute / Onlyworld.net

du parc. Ce camp n'est pas le plus luxueux, mais donne sur un point d'eau (éclairé la nuit par des projecteurs) où s'abreuvent les rhinocéros noirs.  
[etoshanationalpark.org/fr/accommodation/okaukuejo](http://etoshanationalpark.org/fr/accommodation/okaukuejo)

**14**

**DES GRAVURES À REMONTER LE TEMPS**

Une girafe au ventre gonflé et à la crête étrange. Un lion à la queue immense et aux pattes à cinq doigts humains. Des autruches à quatre cous. Des flamants roses qui semblent danser. Des éléphants aux pattes élançées. Ou encore des empreintes de koudous et d'élands... Cet étrange bestiaire a été gravé dans le grès rouge il y a plus de 6 000 ans, par des chasseurs-cueilleurs san. Inscrit à l'Unesco depuis 2007, le site rupestre de Twyfelfontein («fontaine hésitante») se trouve près d'une source capricieuse, au cœur d'une ancienne vallée volcanique. Cette fascinante galerie d'art pariétal à ciel ouvert abrite quelque 2 500 gravures. Mais on ne peut en contempler qu'une centaine, les plus accessibles, et accompagné d'un gardien. Qu'importe, car il suffit de quelques dessins pour être gagné par l'émotion. Et par la surprise, puisque certains

**14**



**LE B.A.-BA DU BAROUDEUR DE LA BROUSSE**



Louer un vrai 4x4, un SUV ne suffit pas. Sur les pistes de graviers, pour limiter les secousses, rouler juste au-dessus de 80 km/h.



Opter pour les campings bien équipés (et moins coûteux que les lodges). Ou louer un 4x4 avec tente de toit pour dormir partout en sécurité.



Télécharger sur son mobile, avant le départ, la géniale application [maps.me](http://maps.me), avec la carte de la Namibie, pour une géolocalisation même sans réseau.



Pour les repas, penser *braai* («barbecue») : on trouve partout ces grills en libre accès. On achète viandes et charbon en station-service.



Pour un safari réussi, se lever avant l'aube et acheter un guide des traces d'animaux (dans les stations-service). Dans les grands parcs, partir avec un ranger.



Trois indispensables pour s'engager sur les pistes : pelle, gonfleur de pneu avec indicateur de pression et liquide de refroidissement.



Faire le plein dès qu'on croise une station. Embarquer un jerrycan plein et une glacière avec nourriture et eau.

pétroglyphes représentent des manchots et des phoques. Sans doute les San se rendaient-ils sur le littoral, distant de 150 km, pour récolter du sel... Notre conseil : dormir à côté du site, au Twyfelfontein Country Lodge (à partir de 110 €), pour être les premiers sur place et savourer seul la poésie du lieu. La rosée et la lumière rasante du petit matin donnent encore plus d'éclat au «Lascaux de Namibie».  
[twyfelfonteinlodge.com](http://twyfelfonteinlodge.com)

**15**



© Geoff Hodgson / Ananda

**15**

**RAMPER EN QUÊTE DES SMALL FIVE**

Alors que tout le monde court après les *big five*, les cinq grands mammifères du bush (éléphant, rhinocéros noir, lion, léopard et buffle) définis par Ernest Hemingway dans *Les Neiges du Kilimandjaro* (1936), on peut troquer les jumelles contre une loupe, et scruter la vie minuscule qui se cache dans les dunes. Des guides érudits organisent cette expédition naturaliste (à partir de 50 € la demi-journée) depuis Swakopmund. Et pointent vers ce que l'on ne repère pas d'habitude : caméléon Namaqua à la langue bien pendue, vipère de Peringuey couleur sable, *Pachydactylus rangei* (photo), gecko endémique du Namib...  
[livingdeserttours.com.na](http://livingdeserttours.com.na)

EN COUVERTURE | Namibie

# les Herero

Victime d'un génocide oublié, ce peuple se bat pour obtenir réparation. Avec une arme



Funérailles, noces ou cérémonies en mémoire des 65 000 Herero exterminés par l'armée impériale allemande entre 1904 et 1908... C'est lors des grands événements

# n'abdiquent jamais

symbolique : un look unique, synonyme de force et de fierté recouvrées.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE) ET STÉPHAN GLADIEU (PHOTOS)



(comme ici, pour un enterrement à Okakarara) que les membres du clan portent leurs tenues d'apparat.



Ces deux jeunes hommes sont éleveurs, comme la plupart des Heréro. Mais, suite à la colonisation, leur tribu a été privée des terres les plus fertiles de Namibie.

## À 3 HEURES DE WINDHOEK, ON FRÉMIT ENCORE SUR LE SITE DU CARNAGE

q

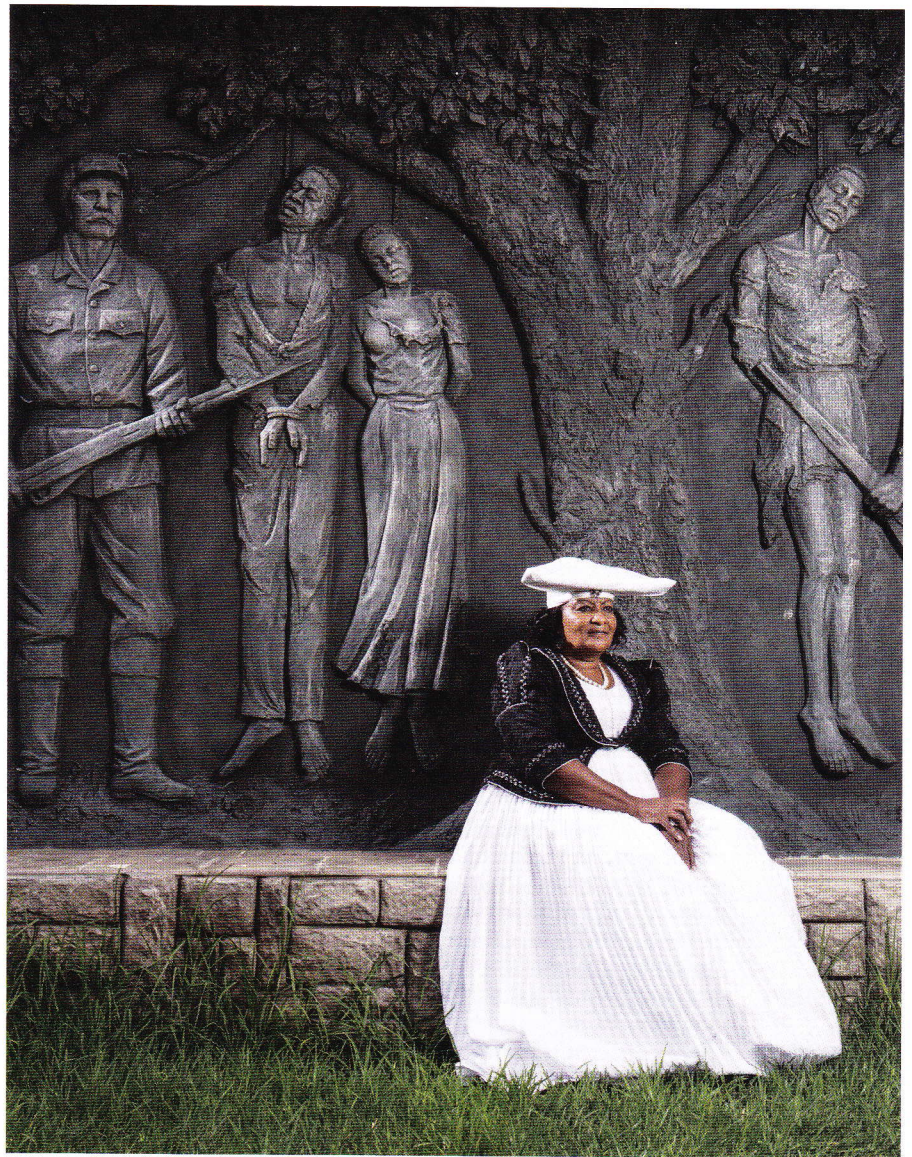
quelque chose de glaçant se dégage de cet endroit, pourtant grandiose. De hautes fa-

laises couleur de sang séché, posées en amphithéâtre, des vautours guettant une charogne à rogner et, en contrebas, des babouins agressifs dont les cris résonnent comme à l'intérieur d'une crypte. Il y a bien cette timide source qui glougloute et verdit un morceau de clairière mais, rien n'y fait, l'ambiance reste lugubre. C'est ici, à trois heures de route de Windhoek, dans le cul-de-sac du plateau du Waterberg, que le carnage eut lieu, il y a bientôt 114 ans. Une légende affirme que, depuis ce matin du 11 août 1904, le champ de bataille a conservé des teintes d'hémoglobine. Ce n'est peut-être pas qu'une légende. Bien sûr, la terre du Waterberg est rouge à cause de sa teneur en fer et en bauxite, mais, ce jour-là, furent massacrés des milliers de Herero, le grand peuple de la Namibie d'avant la colonisation. Dans cet enclos infernal, 50 000 membres (sur 80 000) de cette ethnie de bergers nomades s'étaient rassemblés, avec femmes, enfants et bétail, mais aussi avec fusils, machettes et massues, afin de préparer une nouvelle riposte contre l'armée du Kaiser Guillaume II. La tribu dormait encore sous les tentes quand, avant l'aube, le général allemand Lothar

von Trotha lança son attaque surprise. Jamais aucun Herero n'aurait procédé ainsi. Question d'honneur : un adversaire s'affronte à la loyale, à une heure si non convenue du moins convenable, et surtout en laissant familles et bêtes en dehors des combats. Mais Trotha, que ses hommes surnommaient le Requin, avait une réputation à tenir. Cet officier prussien s'était déjà illustré dans de petites colonies du Reich, en Chine comme en Afrique de l'Est, en matant par les armes la moindre velléité de révolte. Arrivé deux mois plus tôt dans ce qui était depuis 1883 le Deutsch-Südwestafrika (le Sud-Ouest africain allemand), son mandat était clair : réprimer le

Ester Muijangué, porte-parole de la cause herero, prend la pose devant le seul lieu de mémoire officiel de la capitale, Windhoek : des bas-reliefs qui racontent l'horreur des exécutions sommaires.

soulèvement de ce peuple troyen. Le Requin avait ainsi obtenu 15 000 soldats, du matériel dernier cri et les pleins pouvoirs, remis des mains mêmes du Kaiser. Bref, pas de quartier. Si bien qu'on raconte qu'au lendemain de la bataille les vautours moururent aussi, mais d'indigestion. Quant aux Herero qui purent s'échapper, ils furent contraints à fuir vers l'est et les sables brûlants du Kalahari, où Lothar von Trotha, en redoutable stratège, avait fait empoisonner les rares points d'eau. Ce piège a donné son nom à une colline, située aux portes de l'immense désert : Osombozo Windimbe, littéralement « la source de la blessure mortelle ». C'est aussi à cet endroit qu'en ●●●





## OUÛ SE RECUEILLIR AUJOURD'HUI ? LES ANCIENS BAGNES SONT DEVENUS DES CENTRES ÉQUESTRES OU DES CAMPINGS

●●● octobre 1904, deux mois après la tuerie du Waterberg, le général allemand poursuivit sa besogne en prononçant son sinistre *Vernichtungsbefehl* («ordre d'extermination»), pour en finir avec les derniers résistants.

«Le contenu de cet ordre et les exactions qui s'ensuivirent justifient que l'on parle du premier génocide du XX<sup>e</sup> siècle, et que nous attendions de l'Allemagne des réparations», estime Ester Muijangué, la présidente de la Ovaherero-Ovambanderu Genocide Foundation, qui tente de porter la cause herero à travers le monde. Traqués, déportés dans six camps de concentration répartis sur le territoire, battus à mort, torturés, pendus ou fusillés, 65 000 Herero périrent entre 1904 et 1908. A leur supplice s'ajouta celui du peuple des Nama, entré lui aussi en résistance dans le sud de la colonie : 10 000 d'entre eux furent tués à la même époque, la moitié de la tribu. Pour eux comme pour les Herero, la colère n'est jamais retombée. Et le combat pour la reconnaissance de leur souffrance est loin d'être terminé. «Cette histoire reste mal connue et fut longtemps considérée comme une simple guerre coloniale, constate l'historien belge Joël Kotek, auteur d'essais sur le sujet. Or, à bien y regarder, cette tragédie contenait déjà les germes de la future idéologie nazie. Des crânes des victimes, notamment, furent envoyés dans les universités allemandes pour être étudiés par des savants dont les con-

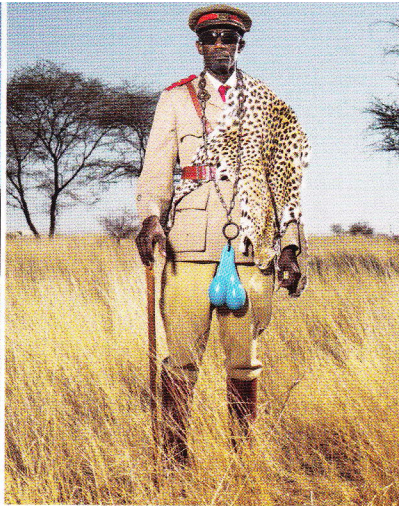
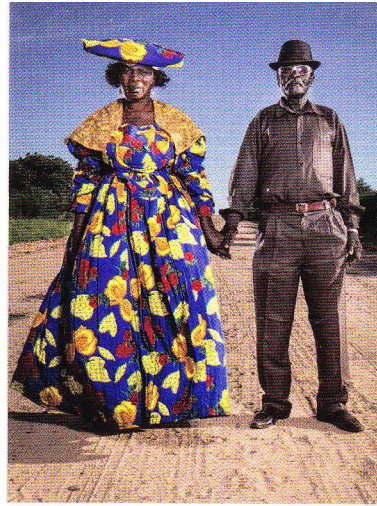
clusions servirent à alimenter les théories raciales développées plus tard par Hitler.»

Aujourd'hui, au pied du Waterberg, les vautours sont revenus, mais aucune stèle ne permet de se souvenir de cet épisode sanglant. Le sable rouge accueille simplement un «sentier historique» consacré «à un moment crucial de l'histoire namibienne» (sic). Le problème est que la plupart des Namibiens n'y ont pas accès : le site se trouve dans une réserve privée ceinte de fils barbelés, un paradis du safari qui appartient à des descendants d'Allemands. C'est là l'une des singularités du pays : ni la chute du Deutsch-Südwestafrika en 1915, ni le mandat sud-africain et le régime d'apartheid qui s'ensuivirent, ni même l'indépendance, enfin acquise en 1990, n'entraînèrent le départ des colons. Si bien que les plus belles terres sont généralement restées à ceux qui les avaient conquises il y a plus d'un siècle.

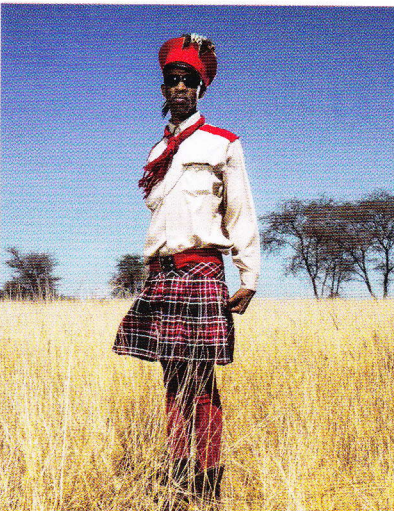
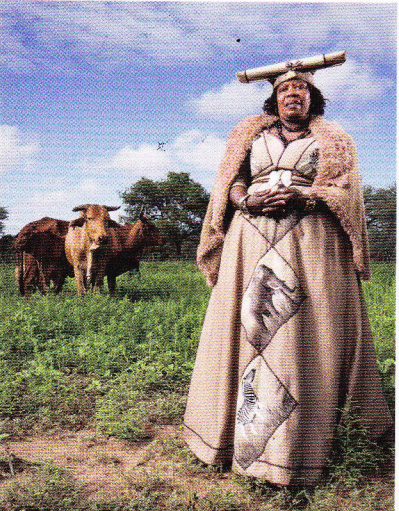
### Dans les livres d'école, l'histoire se résume à quelques lignes

«Le génocide a fait de nous des mendiants, répète inlassablement Ripeua Kaangundue, l'un des chefs herero d'Okakarara, bourg poussiéreux situé non loin du Waterberg. Notre histoire coloniale, c'est d'abord celle d'un vol. Un vol qui se perpétue : dans notre pays, 4 000 paysans blancs possèdent la moitié des bons pâturages, pendant que nos bêtes s'agglutinent sur des terrains desséchés.»

Les Blancs tiennent aussi la quasi-totalité de l'industrie touristique, où la mémoire africaine n'a pas vraiment sa place. Près de Swakopmund, sur la côte atlantique, s'élevait jadis un camp de concentration de Herero. Le lieu est pour partie enseveli sous les dunes, et le reste est occupé par un centre équestre. Plus au sud, à Lüderitz, un autre bague, bâti sur l'île de Shark Island, a vu périr 3 300 prisonniers, des femmes surtout. Désormais, cet antre maudit est devenu... un camping ! Entre le bloc sanitaire, les emplacements pour tentes et caravanes, les barbecues et les tables de pique-nique, la visite fait froid dans le dos tant le contraste est grand avec ce qu'on nommait autrefois «l'île du viol» ou encore «l'île des mortes-vivantes». «Imaginerait-on une chose pareille à Auschwitz ?» s'étrangle l'écrivaine française Elise Fontenaille, auteure d'une enquête historique parue sous le titre de *Blue Book* (éd. Calmann-Lévy, 2015), du nom d'un rapport rédigé par les Britanniques après le génocide, mais dont la teneur s'avéra si terrifiante qu'il fut enterré. Même dans la capitale, il fallut attendre 2014 et l'inauguration du musée de l'Indépendance pour qu'enfin cet épisode entre dans le récit national : là, une grande salle d'exposition lui est désormais consacrée. Un an plus tôt, le gouvernement namibien avait déjà déboulonné le Reiterdenkmal. Cette statue équestre honorant soldats et civils allemands morts lors des ●●●



Selon la tradition africaine, le chasseur revêt la peau de la bête qu'il a tuée pour récupérer sa puissance. Les Herero, eux, ont détourné les codes vestimentaires des Occidentaux qui les ont déportés et massacrés il y a plus d'un siècle. La robe victorienne et l'uniforme kaki sont devenus les nouveaux emblèmes de leur identité, exhibés comme une preuve de victoire : leur peuple a survécu à la tentative d'extermination.



●●● combats contre les Herero dominait depuis plus d'un siècle l'avenue principale de Windhoek. Elle a été reléguée loin des regards dans la cour décrépite de l'ex-QG de la *Schutztruppe* (troupe coloniale). Un émouvant monument la remplace, avec des bas-reliefs montrant des exécutions sommaires et la statue d'un homme et d'une femme noirs, bras levés, brisant leurs chaînes. «Un symbole important dans la prise en compte de notre douleur, reconnaît Ester Muijangué. Mais on est encore loin du compte : dans nos manuels scolaires, ce que nous avons subi se résume à quelques lignes.»

Les Herero sont 170 000 aujourd'hui. Sauf qu'ils ne représentent plus que 7 % de la population, contre 80 % au XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui les relègue au rang de quatrième ethnie de la nation [voir encadré]. «Or, ici, les partis politiques se constituent d'abord autour d'une appartenance à une tribu, rappelle l'écrivaine Elise Fontenaille. A cause du génocide, ce sont les Ovambo, et non plus les Herero, qui sont majoritaires dans le pays.» Et donc aussi à la tête de l'Etat. Difficile pour les autres peuples de se faire entendre. Les «enfants» des survivants ont cependant imaginé des stratégies

pour ne pas perdre la mémoire. A commencer par le retour aux traditions d'avant la colonisation. «Les missionnaires avaient fait de nous des bons chrétiens, alors beaucoup ne se rendent plus à l'église», témoigne Wesley Tjikuvira. Travailleur social, ce trentenaire fait connaître la culture ancestrale de sa tribu en emmenant régulièrement des Européens visiter les villages pauvres des alentours. L'occasion de découvrir, par exemple, le culte de Mukuru, l'ancêtre primitif divinisé qui relie les morts aux vivants. Chaque jour, au lever et au coucher du soleil, au centre du vil-



## **MANCHES LONGUES ET CORSAGES FERMÉS, PAR 40 °C ! LES ROBES ONT DES AIRS DE CARAPACES**

Une Herero attend avec sa famille le bus devant l'épicerie centrale d'Otjinene. Son couvre-chef, fait de tissus et de papier journal, représente les cornes du bétail. Un symbole important pour cette ethnie de pasteurs nomades.

Ces femmes vivent à Otjinene, près d'un arbre tristement célèbre, appelé Ngauzepe : des centaines d'Herero tentant de fuir vers l'actuel Botswana y furent pendus. Ses branches portent encore la trace des cordes.

lage, le feu sacré est allumé par le chef du clan. La fumée qui s'en échappe symbolise le lien inaltérable avec les disparus.

Et puis, il y a ces tenues vestimentaires qui font leur particularité depuis un siècle, et dont on sent bien qu'elles sont cousues au fil de la résilience. Pour les femmes, une robe inspirée de la rigueur victorienne, un châle posé sur les épaules, quelques jupons... «Ce sont des habits de dignité et, disons-le, de vengeance», explique Wesley Tjikuvira. Seules les femmes mariées portent chaque jour ces attributs riches de mille symboles cachés. «Et dire que

nous étions vêtues de peaux de bêtes quand les colons arrivèrent au XIX<sup>e</sup> siècle, s'esclaffe l'une d'elles, la coquette Erastophine Rukeeveni, 50 ans, qui tient un restaurant à Okakarara. Les missionnaires obligèrent nos ancêtres à enfiler d'imposantes blouses pour éloigner la concupiscence... Après le génocide, nous les avons pris au mot !» La construction de cette panoplie surannée, l'ironie cachée dans les plis de ces robes volumineuses, l'absurdité de ces manches longues et de ces corsages fermés, par 40 °C, mériteraient à elles seules une étude. Car ces patchworks aux allures de ●●●



# Kaoko-Otavi. Story



●●● carapaces, ces cottes de mailles froufrouteuses, en disent long sur le passé : dans chaque village, le génocide signifia aussi le viol. Mais le plus étonnant reste la coiffe des femmes rappelant les cornes du taureau, un animal sacré dont on utilise le cuir comme linceul. Obtenu par un savant pliage de tissus autour d'un rouleau de papier journal, ce couvre-chef est lui aussi apparu après le génocide. Un emblème de résistance qui a la même forme que l'amphithéâtre rocheux du Waterberg.

Les hommes ne sont pas en reste. Ils ne sortent jamais sans leur chapeau ni leur fine canne

de bois. «Nous avons un bâton bien avant l'arrivée des colons, c'était une arme et un outil pour mener le troupeau», précise Guerman Vekondja, 78 ans. Ce retraité a travaillé toute sa vie comme agent d'entretien à l'hôpital. Son corps fatigué ne lui permet plus de se rendre aux rassemblements commémoratifs où chacun soigne son look. Chaque année, en octobre, quelque 5 000 participants se retrouvent notamment sur la fameuse colline d'Osombo zoWindimbe, où Trotha prononça l'ordre d'extermination. Les hommes revêtent alors des uniformes qui ressemblent à

C'est l'heure de la causerie à Otavi, un bourg de 10 000 habitants situé au nord du massif montagneux du Waterberg, où, le 11 août 1904, des milliers de Herero furent massacrés par les troupes allemandes.

ceux de leurs bourreaux : képi, veston kaki, galons et médailles en toc... Tout l'attirail martial de l'ennemi, comme figé dans le temps, soudain porté en étendard dans un mélange troublant de fanfaronnade et de démonstration de force. «Cela nous vient d'une tradition lointaine, explique Wesley Tjikuvira. Chez nous, le chasseur porte toujours la peau du fauve qu'il vient de tuer. Une façon de montrer qui est le plus fort !»

A l'occasion de ces défilés, le peuple herero dévoile aussi ses multiples divisions. Depuis des années, chaque clan s'habille dans sa couleur. Là, il y a les rouges, qui

# KÉPIS, GALONS... LES HOMMES DÉFILENT AVEC L'ATTIRAIL DES BOURREAUX

se réclament de Samuel Maharero, le héros (mort en 1923) qui lança la révolte contre le colonisateur. Ailleurs, on tombe sur les verts, majoritairement issus d'un clan jadis réfugié au Bechuanaland (l'actuel Botswana). Il y a aussi ceux qui défilent en blanc et noir, et viennent de territoires situés dans l'Ouest... Tous ont des avis divergents sur une question : comment faire avancer le dossier des réparations ?

## Les pourparlers sur les réparations matérielles patinent

En 2011, l'Allemagne a restitué vingt crânes de victimes à la Namibie. Il y a deux ans, le parlement allemand a reconnu que les crimes commis «relevaient bien du génocide». En mars 2017, une juge new-yorkaise a accepté d'examiner la plainte déposée par une poignée de représentants herero et nama, qui exigent des dédommagements. Enfin, des excuses officielles de Berlin sont annoncées pour bientôt. Mais les pourparlers sur les réparations matérielles patinent. L'Etat voudrait que cet argent tombe dans ses caisses et que toutes les ethnies et non pas seulement les Herero et les Nama en bénéficient. L'Allemagne, de son côté, argue qu'elle paie déjà sa dette via l'aide au développement qu'elle fournit depuis l'indépendance : usines pour dessaler l'eau de mer, routes, infrastructures hôtelières... Mais est-ce suffisant au regard d'un génocide ? Dans l'ex-colonie du Kaiser, les plaies ne sont pas près de se refermer. ■

Sébastien Desurmont

Les détails de la tenue sont toujours soignés, et certaines parures tiennent presque du grigri. Comme ce badge, sur la casquette, à l'effigie de Samuel Maharero, le chef de clan qui donna, en 1904, le signal de la rébellion herero contre l'administration coloniale allemande.



## LES AUTRES PEUPLES QUI ONT DOMPTÉ CETTE TERRE ARDENTE

**NAMA**  
**DES CHANTEURS HORS PAIR**  
Ces éleveurs ont un talent pour l'art vocal, où se mêlent les voix à l'harmonie extraordinaire et les percussions. Surnommés Hottentot par les premiers colons, les Nama ne sont plus que 80 000 (3 % de la population namibienne) suite au génocide de 1904 à 1908. Ils furent longtemps influents, mais la guerre coloniale les a décimés, puis l'apartheid les a muselés. Même depuis l'indépendance, en 1990, ils participent peu à la vie politique. Beaucoup ont émigré, au Botswana et surtout en Afrique du Sud. Les autres vivent sur leur terre ancestrale, l'ex-Namaqualand de l'époque coloniale, au sud-ouest. Signes particuliers : leurs vêtements, faits d'un patchwork d'étoffes colorées, et le bandana vissé sur la tête, rappelant celui qu'arborait leur chef, Hendrik Witbooi (1825-1905), en signe de résistance à l'oppression.

**HIMBA**  
**LES PEaux ROUGES DU KAOKOLAND**  
Dans le Kaokoland, au nord-ouest, où ils sont de 10 000 à 15 000 (sur un total de 50 000 répartis de part et d'autre

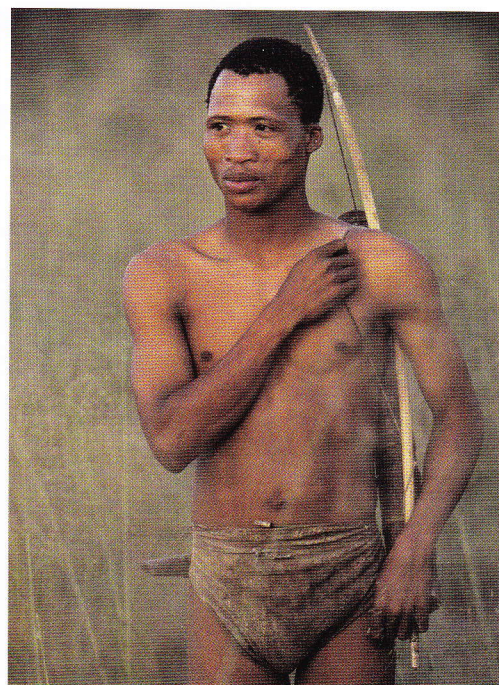
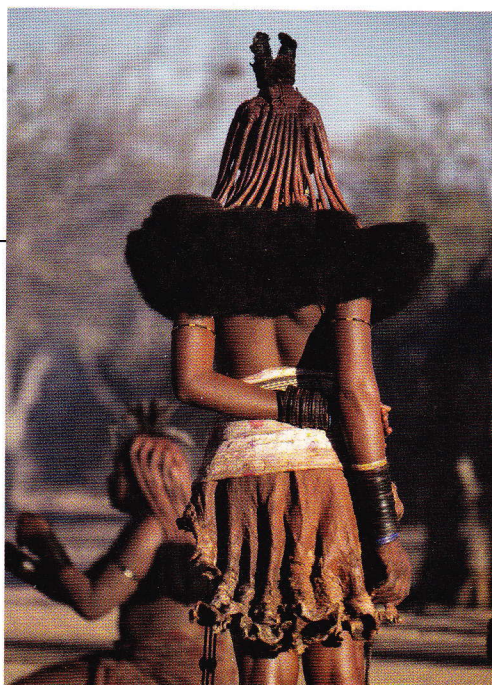
Une hutte en branchages et torchis : l'habitat traditionnel des Herero est moins clinquant que leurs vêtements.



de la frontière avec l'Angola), les Himba mènent une existence proche de celle de leurs ancêtres semi-nomades lorsqu'ils quittèrent la région des Grands Lacs pour arriver ici, vers le XVI<sup>e</sup> siècle. Leur nom, en langue herero (les deux ethnies sont cousines), signifie «mendiant». Et c'est vrai que ce peuple de bergers vit de peu. Couvertes d'un pagne en peau de bête, seins nus, les femmes s'enduisent le corps d'un mélange d'ocre rouge, de matière grasse, d'herbes et de résine pour se protéger du soleil et des insectes. Garçons et filles ont des coiffures qui évoluent avec l'âge et le statut : nattes simples ou doubles, à l'avant ou à l'arrière du crâne, chignon pris dans un bout de peau de chèvre, *ekori* (coiffe de mariage en cuir et perles)...

## OVAMBO L'ETHNIE AU POUVOIR

Ils sont 1,2 million, soit presque la moitié de la population, et forment le gros des troupes de la Swapo, syndicat d'inspiration marxiste devenu mouvement séparatiste armé puis, après 1990 et le retrait de l'Afrique du Sud, le parti politique dominant. L'Ovambo Sam Nujoma, héros de la lutte pour l'indépendance, fut ainsi le premier président de la République. Depuis vingt ans, cette ethnie est celle qui s'est le plus urbanisée, enrichie, et qui accède en nombre aux emplois qualifiés. A noter que le nom Ovambo recouvre une dizaine de tribus, issues de la famille des peuples bantous. Celle, prestigieuse, des Ova-kwanyama (35 % des Ovambo) occupe tous les postes clés de l'Etat.



Les Himba, qui s'enduisent la peau de terre ocre, et les San, qui chassent le gibier avec des flèches empoisonnées, font partie des ethnies emblématiques de la Namibie.

## KAVANGO LES HOMMES DU DELTA

Composé de cinq sous-groupes et 240 000 membres, c'est le «peuple du fleuve». Originaire d'Afrique de l'Est, il s'est établi sur les rives de l'Okavango à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pêcheurs, les Kavango sont aussi réputés pour leur artisanat. Mais nombre d'entre eux fournissent aujourd'hui une main-d'œuvre bon marché aux mines d'uranium et de diamants.

## DAMARA ANCIENS ESCLAVES

Un grand mystère entoure leurs origines. Longtemps, ces chasseurs-cueilleurs vécurent reclus dans les montagnes inhospitalières du nord pour ne pas tomber sous la coupe des Nama ou des Herero, qui les réduisaient en esclavage. Une persécution qui explique qu'ils aient soutenu les envahisseurs allemands. En récompense, les colons leur allouèrent une terre, baptisée Damaraland. Moins d'un quart des 160 000 Damara vivent de façon traditionnelle,

les autres sont mineurs, ouvriers... Le Damara Living Museum présente leur culture : dans un village de huttes, les visiteurs découvrent leur artisanat, leur langue à clics...

## SAN LES PREMIERS HABITANTS

Des vestiges archéologiques témoignent de leur présence en Afrique australe il y a déjà 40 000 ans. Mais aujourd'hui les San, surnommés Bushmen ou Bochimans («homme de la brousse») par les Européens, ne sont que 30 000 (1,2 % de la population). Habitant les zones les plus désertiques, dont le Kalahari, ce clan de chasseurs-cueilleurs nomades, qui ne reconnaît ni chef ni droit à la propriété, est le plus démuné de la société namibienne.

## CAPRIVIENS LES PÊCHEURS DE L'EMPIRE LOZI

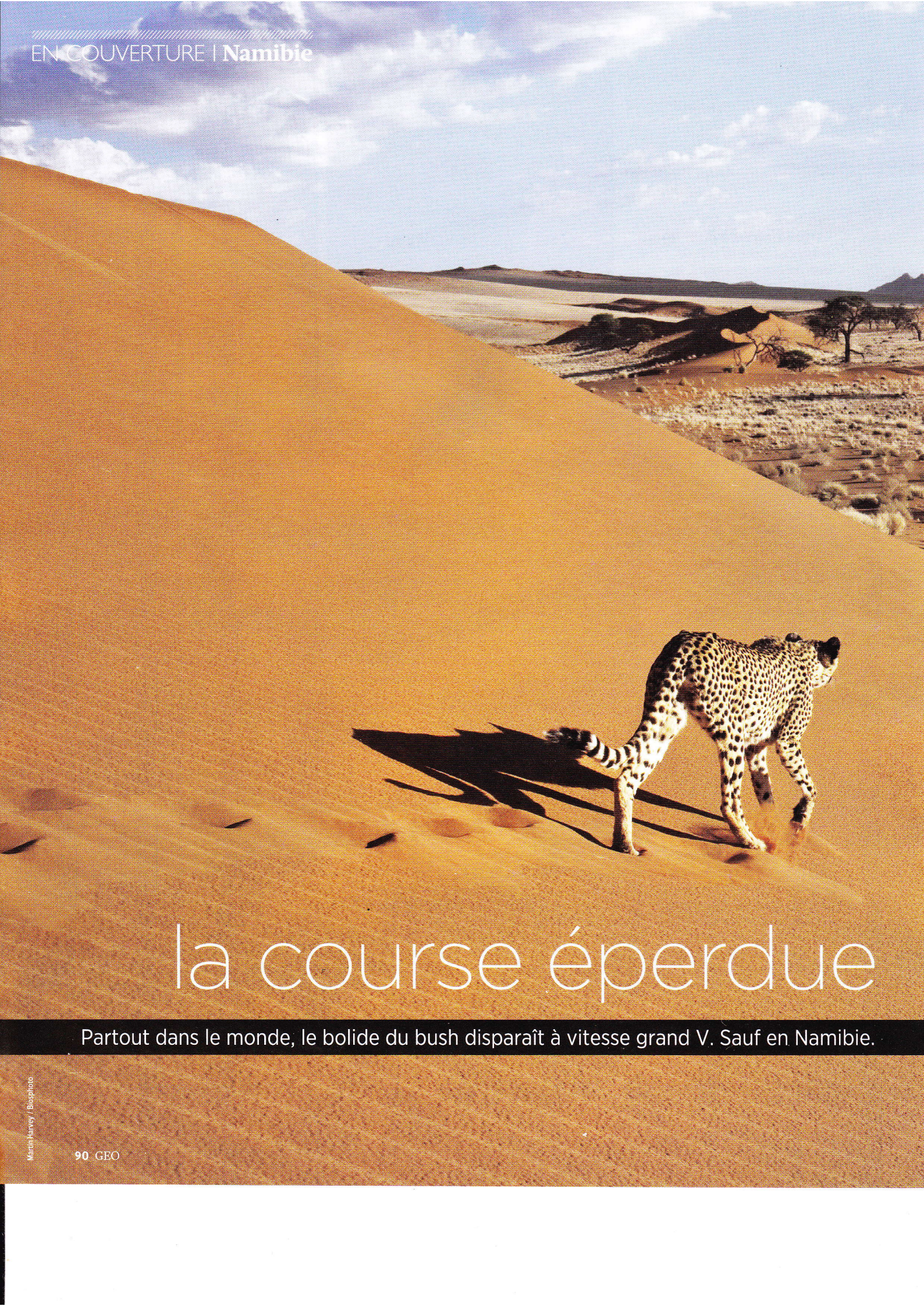
Ils vivent dans la bande de Caprivi, mince ruban situé à l'extrême nord-est et irrigué par les eaux du Zambèze

et du Kwando. Un monde à part qui, avant son annexion par les Allemands au sein de leur Deutsch-Südwestafrika, en 1890 [voir notre rubrique «Le monde en cartes»], était le fief des rois Lozi. De ces ancêtres, les 80 000 Capriviens ont gardé la langue, et l'art de la pêche et de la navigation sur pirogues.

## BASTERS MÉTIS EN COLÈRE

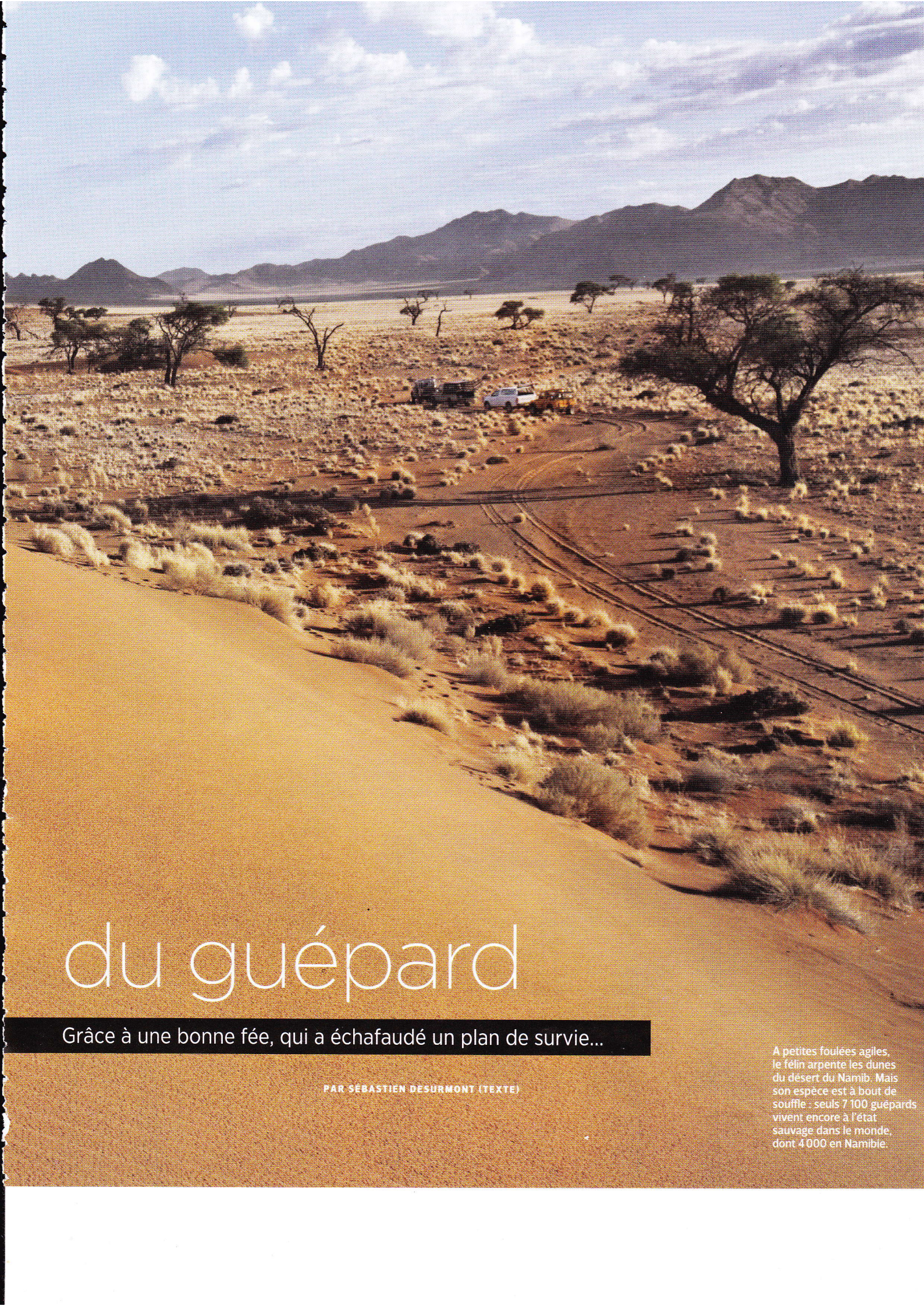
La plupart des 35 000 Basters («bâtards» en afrikaans) vivent à Rehoboth, bourg du centre du pays. C'est à partir de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle que les enfants nés d'unions illégitimes entre colons et femmes africaines (surtout entre Hollandais et Nama) se réfugièrent dans ce no man's land où tout était à construire. Afrikaanophones et luthériens, ils furent protégés par les missionnaires, puis par l'autorité coloniale allemande. L'indépendance de 1990 fut mal vécue. Cultivant le rigorisme et affirmant régulièrement leur volonté de faire sécession, les Basters se considèrent comme les mal-aimés du pays. ■





# la course éperdue

Partout dans le monde, le bolide du bush disparaît à vitesse grand V. Sauf en Namibie.



# du guépard

Grâce à une bonne fée, qui a échafaudé un plan de survie...

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

A petites foulées agiles, le félin arpente les dunes du désert du Namib. Mais son espèce est à bout de souffle : seuls 7 100 guépards vivent encore à l'état sauvage dans le monde, dont 4 000 en Namibie.



Christophe Laporte / Onlyphoto.com

On la surnomme la Dame aux guépards. La biologiste Laurie Marker a fondé en 1991 le Cheetah Conservation Fund (CCF), près d'Otjiwarongo. Ce centre a déjà soigné et remis en liberté 250 de ces fauves.



Sous la fourrure fauve tachetée de noir, le cœur bat paisiblement. Une cadence de métronome, un baboum-baboum systolique et onctueux, la pulsation parfaite des athlètes. Soulagée, le docteur Laurie Marker sourit. Dans son stéthoscope, la vétérinaire et biologiste américaine de 63 ans entend déjà la fulgurance du sprint, les belles foulées aériennes sur les plaines infinies

de Namibie. Ce pauvre guépard a été retrouvé la veille, au beau milieu d'une piste de terre, sous un cagnard assommant, enfermé dans une petite boîte en bois, un piège sans doute tendu par des fermiers ou des braconniers. Par quel miracle est-il arrivé vivant jusqu'à sa clinique du Cheetah Conservation Fund (CCF), un centre dédié à la sauvegarde des derniers guépards africains que le Dr Marker a fondé en 1991 près du bourg d'Otjiwarongo, dans le nord du pays ? A bout de force, affamé, le poil hirsute et suant, la

patte arrière agitée de soubresauts nerveux, le mammifère le plus rapide du monde avait triste allure. Réhydraté, reposé, nourri d'une double ration de viande crue, le voilà ce matin allongé sur la table d'opération : vingt minutes chrono d'anesthésie pour un check-up complet. «C'est un jeune mâle qui doit avoir un an et demi, peut-être deux, presque l'âge adulte, bientôt un reproducteur», détaille Laurie Marker. Le ton est docte, les gestes précis, la mine grave. «Il est très fatigué mais en bonne santé. On ne le gardera pas longtemps... Rien ne me réjouit plus que de remettre en liberté une bête qui passe par chez nous», souffle-t-elle. Autour de celle que l'on surnomme la Dame aux guépards, une équipe s'agite. Des

## ON LE TUE POUR SON PELAGE ET POUR SES OS, RÉPUTÉS APRHODISIAQUES

aides-soignants, une éthologue, deux autres vétérinaires, une floée de stagiaires et de bénévoles venus des quatre coins du monde pour «sauver ce qui peut l'être encore», selon l'expression de la passionaria des félins. Sous sa crinière bouclée et grisonnante, la dame a le sens de la formule et de l'énergie à revendre. «Les guépards sont vulnérables et leur survie est entre nos mains à nous, les humains», martèle-t-elle.

### Dans la péninsule Arabique, les petits servent de mascottes

En effet, la situation de ces animaux est critique. On estime qu'ils étaient 100 000 au début du XX<sup>e</sup> siècle, répartis en Afrique, au Moyen-Orient et en Asie. Dans les années 1970, lorsque Laurie Marker a commencé à se passionner pour ces carnassiers, on n'en comptait déjà plus que 40 000 à l'état sauvage. Aujourd'hui, selon une étude internationale supervisée par la Zoological Society de Londres et publiée fin 2016, il en resterait à peine 7 100 dans la nature, n'évoluant plus que sur le continent africain (à l'exception d'une micropopulation d'une centaine d'individus en Iran). C'est en Namibie que survit le contingent le plus nombreux, avec environ 4 000 spécimens en liberté. Et, ici comme ailleurs, le fringant félin souffre des plaies bien connues de notre époque. Avec les pollutions diverses et le changement climatique, son milieu se modifie et le nombre de ses proies potentielles (diverses espèces d'antilopes en particulier) décline dangereusement. Quant à son territoire, il est de plus en plus fragmenté : le bush est quadrillé par de hautes clôtures ou des végétaux invasifs, des épineux notamment, qui empêchent le guépard de circuler librement. Une catastrophe pour ce grand arpenteur solitaire de la savane. A cela s'ajoutent les filières du braconnage, très actives en Afrique. Le fauve est tué pour son pelage au-



Photos : Bertrand Rieger / hems.fr

tant que pour ses os, prétendument aphrodisiaques une fois réduits en poudre. On le capture quand il vient de naître, parce qu'avec son éphémère crinière et sa bouille de chaton pataud, le bébé guépard fait une adorable peluche vivante pour les bambins de riches habitant dans la péninsule Arabique... Bref, au train où vont les choses, l'Usain Bolt du règne animal, avec ses foulées de huit mètres et son corps en ogive capable d'atteindre 110 kilomètres par heure en trois secondes, force tête baissée vers son extinction.

Dans la salle d'opération, le jeune fauve se réveillera bientôt. L'équipe doit encore prendre ses mensurations, vérifier ses articulations, ses réflexes, la vigueur de ses muscles, s'assurer que ses

griffes ont gardé leur tranchant, débusquer d'éventuelles blessures qui pourraient s'infecter et, surtout, faire des prélèvements : des poils, de la salive, du sang et, si possible, du sperme, afin de détailler son ADN et d'essayer de mettre au point des méthodes de procréation assistée. La recherche est devenue une arme essentielle dans cette course contre la montre qu'est la sauvegarde d'*Acinonyx jubatus* – le nom scientifique de l'élégant félin. Si bien que le centre fondé par Laurie Marker tient à la fois du ranch et du laboratoire dernier cri. Dans des pièces aseptisées et climatisées, des réfrigérateurs géants renferment des milliers d'échantillons, des centrifugeuses à chromosomes sont à l'œuvre en perma- ●●●

Ce grand carnassier est la bête noire des fermiers. Pour protéger leurs troupeaux, le Dr Marker a eu l'idée de faire venir ici des chiens de berger d'Anatolie. Radical : ces molosses éloignent les guépards sans leur faire de mal.

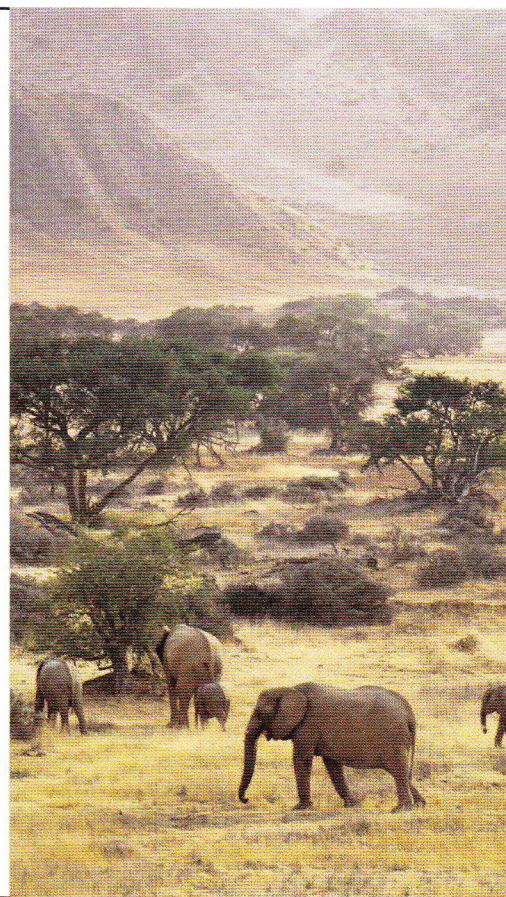
## LES CONSERVANCIES : DES RÉSERVES MODÈLES

**A** peine son indépendance acquise, en 1990, la Namibie s'est lancée dans une révolution écologique. Après des décennies de braconnage massif et incontrôlé, réduisant à une poignée de survivants le casting des *big five* (lion, léopard, rhinocéros noir, buffle et éléphant), les autorités ont procédé à une reprise en main radicale de la faune et de la flore. D'abord en incluant au sein même de la Constitution (art. 95) la nécessité de préserver l'environnement. Puis en imaginant, en 1996, un mode de gestion des écosystèmes unique au monde, faisant des villageois les garants de la sauvegarde des espèces vivant autour d'eux : les *conservancies*, ou conservatoires communautaires. Les habitants d'une zone particulière s'engagent ainsi, selon un strict protocole, à y protéger la nature en échange

de retombées économiques. Des bénéfiques surtout liés au tourisme, avec les nuitées dans les lodges, la gestion des campements, les animations folkloriques, la rémunération des guides de brousse... Mais aussi les « permis de tuer » vendus aux chasseurs de trophées, selon des quotas fixés par l'Etat. Aujourd'hui, le réseau de protection namibien compte, outre les parcs nationaux, réserves privées et autres aires protégées, quatre-vingt-trois *conservancies*, couvrant 20 % de la surface du pays et impliquant un habitant sur dix. « Les *conservancies* sont devenus un modèle en Afrique, souligne Maxi Louis, directrice de la Nacso, l'association en charge de la coordination des conservatoires. En Namibie, le nombre d'animaux sauvages est reparti à la hausse et les emplois dans l'écotourisme ont fait sortir des milliers de familles de la pauvreté. » Mais

la cohabitation entre l'homme et l'animal dans ces espaces sans clôtures n'est pas toujours facile : les prédateurs attaquent régulièrement les troupeaux, et les éléphants et les hippopotames piétinent souvent les cultures... Un système de dédommagement financier géré par le gouvernement permet alors de limiter le manque à gagner pour des fermiers déjà victimes de la sécheresse. « L'agriculture en Namibie est de moins en moins rentable en raison du réchauffement climatique, et les jeunes des régions les plus arides fuient vers les grandes villes, s'inquiète Maxi Louis. Plus que jamais, nous devons prendre soin de notre nature sauvage. » Bonne nouvelle, le pionnier namibien fait des émules, et pas seulement en Afrique : le Kenya et l'Afrique du Sud, mais aussi la Mongolie ou le Népal, ont déjà adopté le système des *conservancies*.

Thomas Saintourens



●●● nence et des microscopes surpuissants cherchent le moindre indice qui pourrait servir à améliorer la conservation de l'espèce ou nourrir les projets de procréation assistée.

Car, parmi les nombreuses raisons qui expliquent la lente agonie du guépard, l'une des plus préoccupantes est son terrible manque de diversité génétique. « L'uniformité des analyses ADN d'un animal à l'autre est inquiétante : c'est un indice de consanguinité, qui elle-même provoque une mortalité infantile élevée, mais aussi une vulnérabilité accrue aux maladies infectieuses », déplore Natalie Giesen, l'une des

chercheuses du CCF. Nombre d'études tendent à démontrer que l'espèce est passée par ce que les scientifiques nomment « un goulot d'étranglement génétique ». En clair, une rupture brutale dans son évolution démographique, qui aurait eu lieu il y a environ 20 000 ans, à la fin de la dernière période glaciaire, quand disparurent un nombre considérable de guépards. Un massacre climatique en somme, ne laissant sur terre qu'une branche de l'espèce, celle qu'on connaît aujourd'hui. Une poignée de survivants, tous issus du même moule génétique.

Pour Laurie Marker, « cette fragilité justifie qu'on redouble d'ef-

forts ». D'autant que, malgré son allure de frimeur, le guépard n'est pas le superbe chasseur que vénéraient les Sumériens puis les Egyptiens. Preuve en est la facilité avec laquelle les fermiers parviennent à éliminer le carnassier comme de la vermine, au nom de la légitime défense des troupeaux. Bouc émissaire commode, le guépard a le défaut de chasser à découvert, ce qui fait de lui une cible bien visible pour les éleveurs. « Il agit toujours de jour, et s'il est capable d'apercevoir sa proie à cinq kilomètres à la ronde, il a besoin d'espaces bien dégagés pour tirer parti au mieux de ses facultés de sprinteur », précise la Française Stéphanie Périquet, qui mène depuis deux ans au sein du CCF une étude comparative sur les comportements des grands fauves en Namibie. Or, quand ce fabuleux athlète court comme un dératé

## IL A FALLU CONVAINCRE LES ÉLEVEURS EN COLÈRE DE NE PLUS TIRER À VUE



Mint Images / Frans Lanting / Biosphoto

vers sa cible, son cœur s'emballa. Si bien qu'une fois sa pitance attrapée, il doit se reposer une bonne vingtaine de minutes avant de pouvoir entamer son festin. Et cette longue pause préprandiale laisse le champ libre à toutes les agressions... Lors de ses premiers voyages d'observation dans la région, à la fin des années 1970, Laurie Marker fut frappée par l'extrême vulnérabilité du fauve. Dans ce qui était alors un territoire sous mandat sud-africain, elle découvrit non seulement que les éleveurs avaient la gâchette facile («jusqu'à 800 guépards abattus par an», se souvient-elle) mais surtout que l'animal devait lutter sans cesse pour que ses rivaux, souvent plus puissants ou plus rusés (lions, léopards, hyènes, chacals), ne lui piquent pas son bifteck. A l'instar de Jane Goodall et de Diane Fossey, deux autres

Eléphants, lions, koudous, babouins, autruches, caracals... Bienvenue dans l'une des arches de Noé du bush : le *conservancy* de Torra, créé en 1998. Là, 1 200 habitants veillent sur 3 400 km<sup>2</sup>.

icônes féminines de la protection de la nature africaine, Laurie Marker se heurta, elle aussi, aux éleveurs du continent. «Mais j'ai grandi à la campagne et, avant d'être vétérinaire, j'ai une formation d'agricultrice, alors je comprends ce qui les préoccupe, l'émotion ressentie quand on retrouve une brebis dévorée», dit-elle aujourd'hui. Elle s'installa ici pour de bon en 1991, un an après la naissance de l'Etat namibien. Au moment de son indépendance, ce pays avait inscrit la protection de la nature dans sa Constitution. Une première mondiale ! Et un contexte favorable pour Laurie Marker, qui participa à la création des *conservancies*, ces réserves d'un genre particulier dont la propriété et la préservation sont confiées aux communautés locales [voir encadré].

#### Au menu des fauves : un demi-mulet par jour

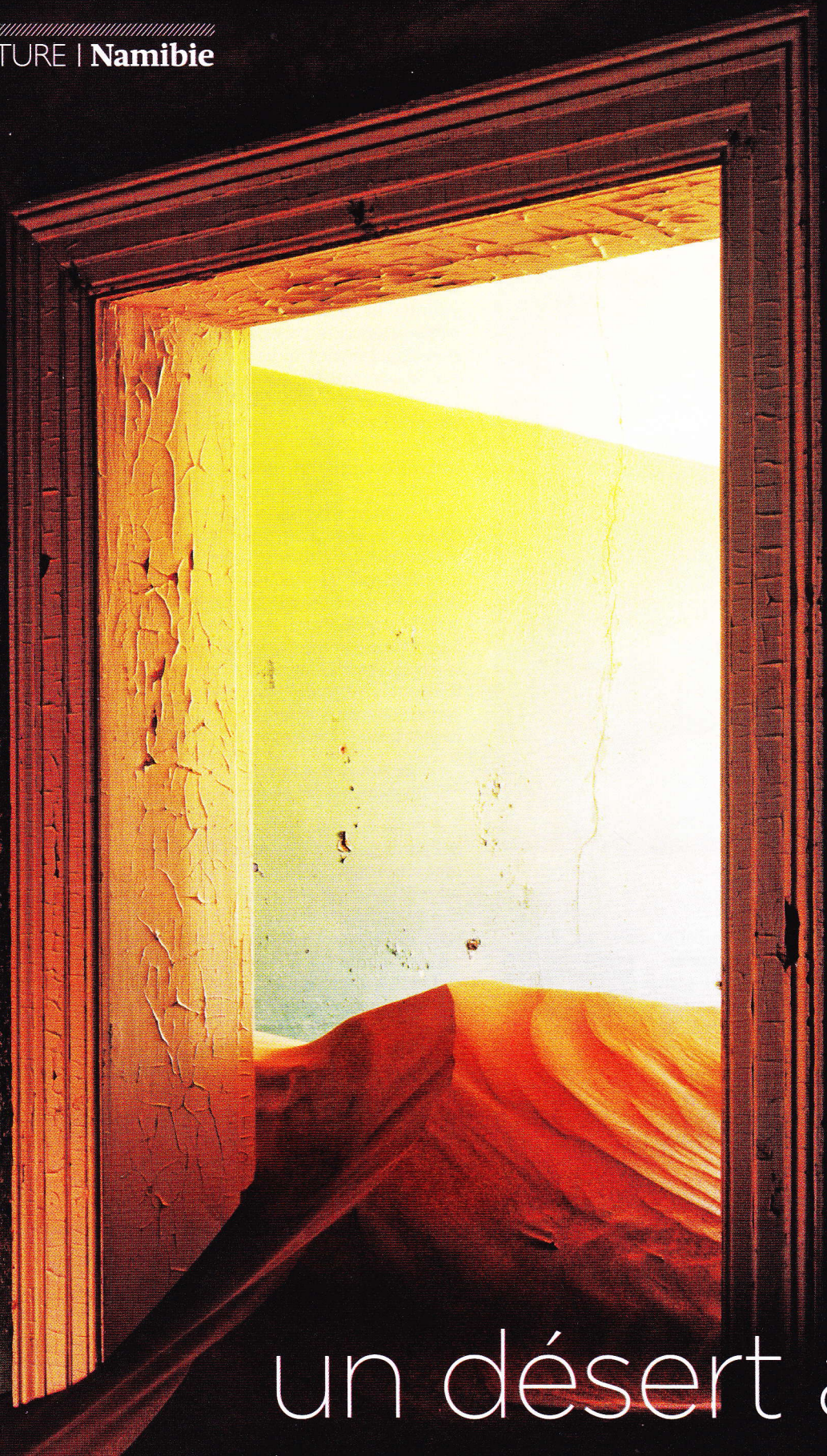
A cette époque, la Dame aux guépards parvint à imposer des idées neuves, tirées d'études scientifiques sur ses protégés. A commencer par celle-ci : l'analyse des blessures sur le bétail prouvait que les guépards n'étaient pas les principaux massacreurs des troupeaux. Pour se mettre définitivement les éleveurs dans la poche, en 1994, Laurie Marker tenta aussi un coup de poker : faire venir dans le bush des chiens de berger d'Anatolie, appelés kangals, utilisés jadis contre les loups. Ce fut un tournant. Non seulement ces molosses tenaient le coup sous la fournaise namibienne, mais ils parvenaient à repousser les fauves. «Aujourd'hui, on compte 600 de ces gardiens de troupeaux chez les éleveurs et, là où sont nos chiens, il n'y a presque plus d'attaques», affirme Paige Seitz, la responsable de ce programme.

Et la demande va croissant, avec déjà une liste d'attente pour cette année de quatre-vingt-dix fermiers. Résultat, l'immense ranch

du CCF, établi au pied du plateau du Waterberg, s'est peu à peu transformé en arche de Noé. Là, un enclos pour l'élevage canin ; ici, une ferme école où gambadent des centaines de biquettes ; ailleurs, une crèmerie où l'on transforme le lait des chèvres en fromages. Un peu plus loin, des bâtiments couleur sable abritent un écolodge, un restaurant et une salle d'exposition qui accueille quelque 10 000 touristes par an, mais aussi un nombre considérable d'écoliers. Il y a également une usine, isolée dans la cambrousse, où l'on fabrique des bûchettes et des allume-feu à partir d'arbustes invasifs, des épineux qui coupaient la route aux guépards. La petite armée du CCF a entrepris de les ratiboiser et de les transformer en quelque chose d'utile pour démarrer et alimenter un *braai* (le barbecue). «Au total, grâce à la protection des guépards, on fournit du travail à plus d'une centaine de personnes», se réjouit Laurie Marker.

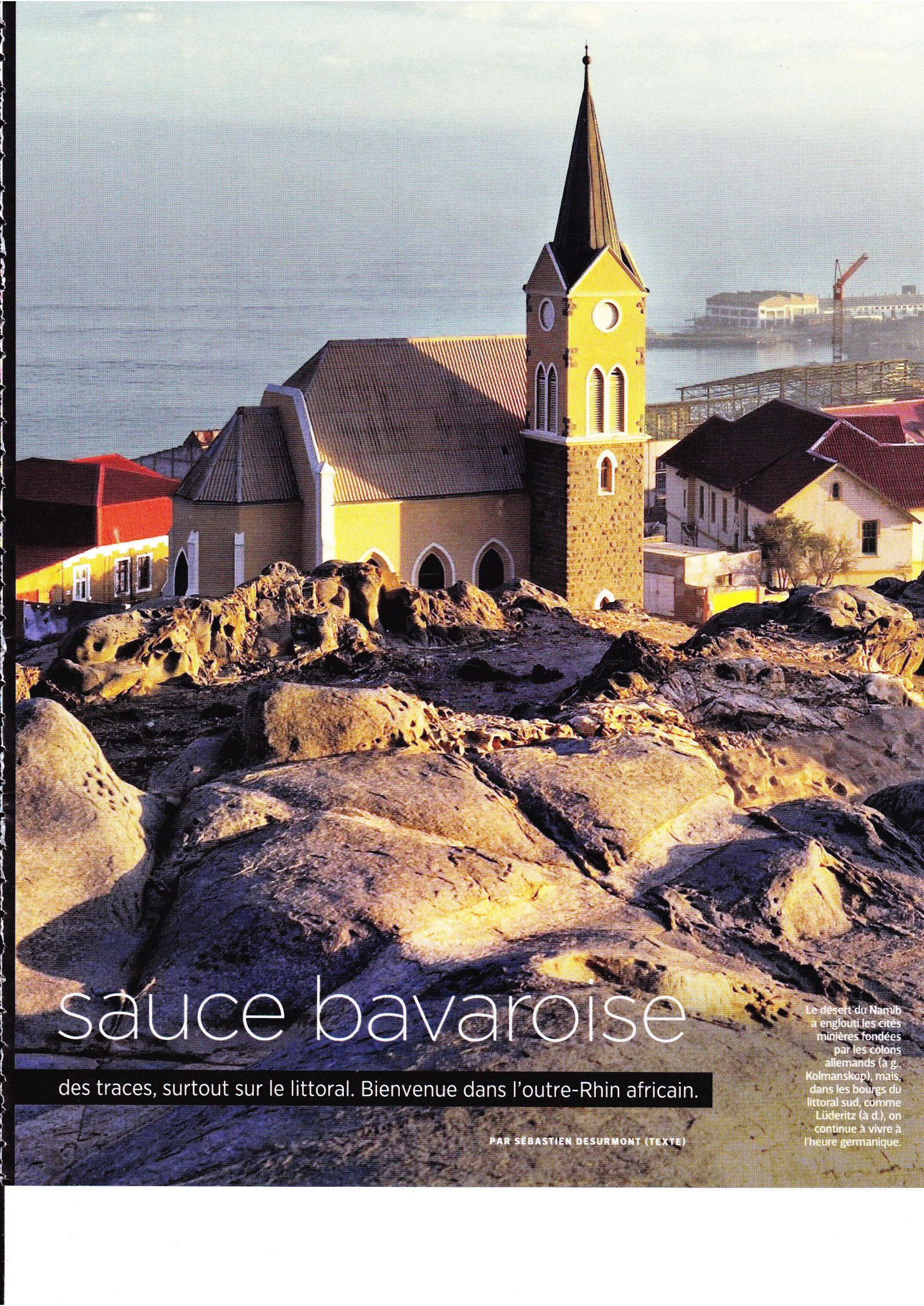
Mais on en oublierait presque l'essentiel : les fauves. Lors de notre passage, ils étaient une trentaine, beaux comme des princes insouciant, à être soignés et nourris chaque matin – ce qui nécessite le sacrifice d'un mulet tous les deux jours ! Certains, une fois remis sur pattes, seront relâchés – comme l'ont été 250 félins depuis 1991. Mais ceux qui sont trop vieux ou trop fragiles, comme Aurora, Rainbow ou Harry, finiront leur vie ici. Une vie de sportif à la retraite, en quelque sorte. Chaque matin, vers sept heures et demie, les pensionnaires s'adonnent d'ailleurs à une petite séance de sprint en public... Une proie factice est agitée au bout d'un filin, histoire d'exciter leurs instincts de chasseur. Les corps se tendent, la cavalcade se déclenche et les holidés s'évaporent dans la poussière. Vitesse et grâce. Reste à gagner la course pour la survie. ■

Sébastien Desurmont



# un désert à la

Architecture, gastronomie... Trois décennies de colonisation allemande ont laissé



# sauce bavaroise

des traces, surtout sur le littoral. Bienvenue dans l'outre-Rhin africain.

PAR SÉBASTIEN DESURMONT (TEXTE)

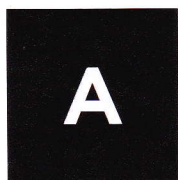
Le désert du Namib a englouti les cités minières fondées par les colons allemands (à g. Kolmanskop), mais, dans les bourgs du littoral sud, comme Lüderitz (à d.), on continue à vivre à l'heure germanique.





Dans ces bâtisses en bois, aujourd'hui délabrées, vivaient des pionniers allemands chercheurs de diamants. Depuis la Première Guerre mondiale, le site de Pomona est déserté. Et, la nuit, l'endroit a l'air encore plus fantomatique.

## CHOUCROUTE À L'ANTILOPE, ESCALOPE PANÉE D'ORYX... DES PLATS INSOLITES SONT AU MENU



Swakopmund, dans la région de l'Erongo, la vie est douce pour qui aime enfile de bon matin ses sandales Birkenstock (avec ou sans chaussettes) et se rendre au Café Anton. Là, dans cette cité portuaire de 44 000 habitants, si le temps n'est pas trop venteux, on s'attable en terrasse, entre deux palmiers flapis, pour feuilleter la *Allgemeine Zeitung*, le quotidien local en langue allemande, en attendant qu'une serveuse sanglée dans un impeccable tablier blanc apporte un grand *Milchkaffee* (café au lait) escorté de ce qui est, de l'avis général, le meilleur *Apfels-trudel* (gâteau aux pommes) de tout le continent africain. «La recette n'a pas changé depuis un siècle, c'est celle de mon arrière-grand-père, Manfred Anton, qui était pâtissier dans le nord de l'Allemagne et qui vint tenter sa chance ici», explique Silvia Kleyenstüber, la patronne du salon de thé. Des cheveux de paille, des yeux gris comme le Rhin, une carrure de Valkyrie et la peau rose qui rougit au premier compliment, cette dynamique quinquagénaire aime aussi préciser «qu'il ne faut pas se fier aux apparences». Car, oui, comme l'atteste son passeport, elle est «namibienne, et fière de l'être».

Bienvenue en *Germanamibia*. Le jeu de mots est un classique dans cette Afrique tellement inattendue qu'on finit par se demander si l'on a pris le bon avion. On est venu jusqu'en ces terres australes pour se perdre dans le silence d'une contrée qui, avec moins de trois habitants au kilomètre carré, est la moins densément peuplée de la planète après la Mongolie.

On s'attend à se repaître de déserts et de dunes intouchées. On se prépare à voir défile dans ses jumelles rhinocéros et girafes. Mais voilà, tout à coup, rien ne se passe comme imaginé : sur la côte sud, la Namibie des villes, tel un mirage, surgit avec son incongruité. Et avec ses drôles de «zèbres» : promeneurs aux mollets blancs, têtes blondes sur le chemin de l'école ou moustachus baraqués qui engloutissent des plats qu'on ne trouve nulle part ailleurs, comme l'*Oryx Schnitzel* (escalope d'oryx enrobée de chapelure) ou la choucroute à la saucisse d'antilope... Bref, une tribu germanique semble ici chez elle.

### Des programmes en allemand sur la radio publique

Combien compte-elle de membres ? Pas tant que ça. Sur les 85 000 Blancs du pays, en majorité afrikaanophones, on compte une trentaine de milliers de Namibiens germanophones ou de ressortissants allemands titulaires d'un permis de séjour permanent. Ils forment une communauté soudée, avec ses propres écoles, ses boulangeries, ses brasseries, ses journaux et même un décrochage en langue allemande sur la radio publique NBC. Entre deux expéditions dans la poussière du bush se dévoile ainsi un monde qui ne devrait plus exister : un morceau de l'Europe d'hier, que les aléas de l'histoire semblent avoir déplacé jusqu'au tropique du Capricorne.

Pour comprendre cette bizarrerie, il faut en effet remonter le temps : le 12 mai 1883, le drapeau du Reich fut planté dans les sables de l'Afrique australe. Il fallait être un peu têté pour s'installer sur cette côte atlantique réputée pour être l'une des plus inhospitalières du globe. Mais Bismarck ●●●

●●● réclamait son empire colonial, sur le modèle de la France ou de la Grande-Bretagne. Ainsi naquit le Deutsch-Südwestafrika. Une immense terre brute, où les peuples autochtones acceptèrent, au début sans trop rechigner, de céder quelques arpents de terres en échange de caisses de fusils ou d'alcool. Et où on découvrit bientôt de jolis gisements de diamants. Les eaux, très poissonneuses, furent elles aussi une bénédiction. Colons et missionnaires affluèrent à partir de 1890. De la mère patrie, on importa alors tout le nécessaire, dont des... maisons en préfabriqué – une révolution à l'époque ! Et, peu à peu, l'empire imprima sa marque. Pour le pire, avec notamment le traumatisme de ce que les historiens considèrent comme le premier génocide du XX<sup>e</sup> siècle [voir notre article sur les Herero]. Mais de cette époque sombre subsiste aussi ce drôle d'outre-Rhin avec vue sur mer et musique de Wagner sous les palmiers.

**Une ambiance de villégiature du début du XX<sup>e</sup> siècle**

«Pour les pionniers, il s'agissait surtout de soigner le mal du pays, raconte Silvia Kleyenstüber, la reine de l'*Apfelstrudel*. Nous avons importé ici cette notion typiquement allemande et intraduisible de la *Gemütlichkeit*, un art du confort et de l'hospitalité très ancré dans notre culture, qui justifie que l'on ne puisse se passer de bonnes pâtisseries, de saucisses ou de bière.» Pour tout cela, il faut bâtir quelques lieux agréables. D'où cet héritage architectural inédit en Afrique. Sur le littoral, de Swakopmund à Lüderitz, mais aussi dans la capitale, Windhoek, ou encore dans des bourgs plus modestes de l'arrière-pays, tels que Mariental, Keetmanshoop, Aus ou Bethanie, la touché germanique reste partout palpable. D'autant que les descendants des pionniers allemands (les List, Voigts, Rusch, Woermann ou Von Flotow) habitent toujours le pays. «Beaucoup de propriétés sont dans les mains des mêmes familles depuis plus d'un siècle, explique Charlotte Handt, 59 ans, qui consacre

**ICI, ON RIT BEAUCOUP. DE TOUT CE QUI EST KITSCH, DÉPASSÉ, INUTILE ET POURTANT CONSERVÉ**

plusieurs jours par semaine à l'entretien d'un petit musée à Lüderitz. Même si cela peut paraître surprenant, ces bâtiments font la fierté de l'ensemble du peuple namibien, et c'est notre rôle de participer à cet effort de conservation et de restauration.»

A Swakopmund, ces trésors joliment ripolinés donnent au voyageur l'impression de déambuler dans une station balnéaire de la mer du Nord ou de la Baltique. Pelouses tondues de frais, villas cossues à colombage, digues fleuries longeant le sable blond... L'ambiance est celle des villégiatures du début du XX<sup>e</sup> siècle. Dans Bismarck Street s'élève toujours la Woermannhaus, dans le plus pur style Mitteleuropa, avec ses écriteaux en lettres gothiques, et ses camaïeux de beige et de kaki. Construit en 1905, classé monument historique en 1976, l'édifice abrita la première compagnie de négoce de la ville. Un peu plus

haut, impossible de rater le Hohenzollern Building, construit en 1906. De style baroque, cet ancien hôtel a gardé sur son toit une immense statue d'Atlas portant le monde sur ses épaules. Puis on accède à la rue commerçante, avec ses restaurants, ses coiffeurs, ses banques et surtout ses supermarchés, où l'on trouve toutes sortes de *Würste* (saucisses) et des moutards importées de Düsseldorf. Vers l'ouest, une avenue descend jusqu'à l'océan. Là, une longue jetée de bois vibre sous les coups de boutoir de l'Atlantique. Face aux vagues, un remorqueur échoué a été aménagé en restaurant, où l'on se régale de plateaux de fruits de mer. La clientèle se compose exclusivement de Blancs, servis par des Noirs, qui, eux, habitent majoritairement en dehors de la ville, dans des townships. A Swakopmund, malgré l'abolition de l'apartheid au moment de l'indépendance du pays, en 1990, ces deux mondes ne se mélangent pas vraiment. Le soir, même sensation d'un entre-soi européen à la Swakopmund Brauhaus, une taverne lambrissée de bois sombre, où la Hansa, une bière blonde brassée comme à Munich, coule à flots...

Une vision d'autant plus étonnante que la domination allemande ne dura «que» trente-deux ans. Et quand elle prit fin, en juillet 1915, la population germanique ne dépassait pas les 20 000 personnes. L'armée britannique balaya les troupes du Reich, renvoya officiers et fonctionnaires chez eux, et installa le mandat sud-africain en 1920. Mais pour le colon ordinaire, qui n'avait ni l'envie ni les moyens de se payer un rapatriement vers l'Allemagne vaincue, rien ne changea : quelque 7 000 *Südwester* (nom donné aux pionniers allemands) continuèrent à mener leur vie presque

Orné de statuettes dignes de la fête de la bière de Munich, le comptoir du Barrels, à Lüderitz, a conservé sa patine. Dans cette taverne, on sert une blonde brassée comme en Bavière : la Hansa.



Sebastien Desurmont



Image / StudioX

comme si la Première Guerre mondiale n'avait jamais eu lieu.

De ce moment précis de l'Histoire, Lüderitz semble avoir tout conservé. Isolée au sud-ouest, cette cité portuaire fondée en 1883 par Adolf Lüderitz, un marchand brémois, compte 13 000 habitants, mais fait l'effet de s'être figée dans le passé. L'approche de ce Finistère namibien est éprouvante : huit heures de route depuis Windhoek, à filer droit sur un ruban de bitume au beau milieu du désert, que les tempêtes de sable s'amuse régulièrement à effacer. A l'arrivée, on se demande ce qu'on fait là. Avant de goûter aux charmes de l'anachronisme. On rit beaucoup à Lüderitz. De tout ce qui est kitsch, dépassé, devenu inutile et pourtant conservé. Comme devant ces vitrines qui vendent des vêtements qui ne dépareilleraient pas dans un épisode de *Derrick*. Mais on s'émerveille aussi que tout soit resté intact : les maisons *Jugendstil* (Art nouveau), les villas des anciens riches, les rues non goudronnées, l'église austère qui domine la baie, le bistrot aux airs

de saloon, les hôtels fantomatiques ou le club où l'on jouait autrefois au bowling... Lüderitz est un musée à ciel ouvert, dont le décor tient autant du village bavarois que du remake teutonique d'un film de Sergio Leone.

#### Sous les dunes, des gisements de diamants

Dans ce Far West africain, point de ruée vers l'or à l'époque, mais une course aux diamants. Au point que les autorités coloniales délimitèrent à partir de 1908 un *Spergebiet* (zone interdite) au sud de Lüderitz. Grande comme trois fois la Corse, cette aire très protégée, où l'on n'accède que sur demande spéciale, existe toujours. En ville, le soir dans les bars, certains ivrognes racontent que, les nuits de pleine lune, les dunes y scintillent, tant les diamants sont encore nombreux. Mais gare aux intrusions ! Des patrouilles en armes et des centaines de drones veillent sur ce magot. Le simple quidam doit se contenter des matinées portes ouvertes organisées chaque jour par la Namdeb (la compagnie

Une communauté germanophone forte de 30 000 personnes est implantée dans le pays, notamment à Lüderitz. Les rues de la plus ancienne ville du Deutsch-Südwestafrika sont parées de maisons coloniales cossues, comme la Haus Grünewald (1910), à la façade bleue.

semi-publique qui exploite les gisements) dans les anciens villages des chercheurs de pierres précieuses. Notamment à Kolmanskop, à dix kilomètres de Lüderitz. Sensations garanties. Cette cité abandonnée est devenue le royaume des serpents et des scorpions. Ici, il y eut jusqu'à 300 Blancs (avec femmes et enfants) surveillant plus de 800 ouvriers noirs qui fouillaient la terre blonde comme le miel. Ces familles partirent du jour au lendemain. C'était vers 1950, quand s'écroula brutalement le cours du diamant. Depuis, le sable a repris ses droits, envahissant l'école, la boucherie, l'hôpital. Quelques passionnés, avec l'aide de la Namdeb, ont restauré l'ancien bar à champagne et l'immense salle des fêtes attenante. C'est là que les prospecteurs se divertissaient en organisant bals en robes longues et représentations théâtrales. Un peu d'imagination, et l'on y entend encore résonner l'écho d'une époque révolue. ■

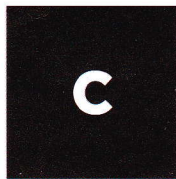
Sébastien Desurmont



# un berceau de l'humanité ?

Les préhistoriens en sont désormais convaincus : la Namibie cache des fossiles des premiers hominidés. Expédition aux confins du Kalahari.

Chef de mission, le Français Laurent Bruxelles explore l'aven de Nosib, dans les Aha Hills. Les gouffres tels que celui-ci sont des «pièges» naturels à fossiles : les vestiges se conservent bien au sein de telles formations géologiques.



Ce sont des collines rabougries qui émergent d'une plaine sableuse couverte d'acacias et de buissons épineux. Le massif des Aha Hills, aux confins du désert du Kalahari, dans le nord-est de la Namibie, est rarement mentionné dans les guides touristiques. Ou alors, juste pour souligner son isolement. Deux jours de 4x4 sur des pistes laborieuses sont nécessaires pour s'y rendre depuis Windhoek, la capitale. Et, hormis quelques hameaux habités par le peuple san, la zone est quasi déserte. Les points d'eau y sont rares, la température flirte souvent avec les 40 °C. C'est pour-

Marc Jarry / Inrap et Traces

tant ici que se cache peut-être l'un des berceaux de l'humanité. En décembre dernier, le géologue et archéologue français Laurent Bruxelles, membre de l'Institut national de recherches archéologiques préventives (Inrap) et de l'Institut français d'Afrique du Sud (Ifas), et son équipe composée de scientifiques originaires de trois pays différents ont entrepris ici leur quatrième expédition depuis la fin 2015. Nom de code de la mission : HoN, pour Human Origins in Namibia. Des jours durant, ils ont arpenté les collines en essayant de ne pas se faire surprendre par les araignées, les serpents et les scorpions. «Le soir, on entendait aussi le ricanement des hyènes ou le barrissement des éléphants autour du campement, se

souvent l'archéologue Marc Jarry. Il nous est même arrivé de tomber nez à nez avec des lionnes...» Le terrain est difficile, mais le jeu, ils en sont convaincus, en vaut la chandelle : Laurent Bruxelles et ses acolytes espèrent trouver dans ce recoin d'Afrique australe des fossiles d'hominidés qui pourraient remettre en question, une fois de plus, les connaissances sur le sujet. Il y a quatre ans, le chercheur avait déjà contribué à la datation des ossements fossilisés de Little Foot, un australopithèque mis au jour en 1994 dans la grotte sud-africaine de Sterkfontein. Verdict : 3,67 millions d'années. Un sacré coup de jeune pour Lucy, âgée «seulement» de 3,2 millions d'années et découverte en Ethiopie en 1974 – longtemps le

squelette d'australopithèque le plus complet jamais retrouvé. Depuis, Laurent Bruxelles cherche de nouvelles traces de nos lointains ancêtres et, pour lui, tout porte à croire qu'il faut regarder du côté des Aha Hills, une région géologiquement similaire à celle où se situe Sterkfontein.

### Des massifs karstiques pleins de promesses

«Il est probable qu'une grande partie de l'Afrique soit le berceau de l'humanité, mais que nous n'ayons, pour l'instant, retrouvé des fossiles que là où les conditions de préservation étaient réunies, comme dans le grand rift est-africain et dans les cavités d'Afrique du Sud, explique le chef de mission. C'est pourquoi nous explorons d'autres massifs karstiques méconnus et vierges de fouilles, mais tout aussi favorables au piégeage des fossiles.» Les trois premières expéditions dans les Aha Hills n'avaient permis de découvrir que peu de cavités intéressantes, à l'exception d'un affleurement rocheux, repéré sur le flanc d'une colline. «Nous y sommes donc retournés en décembre dernier et, après avoir désensablé vingt mètres carrés de roche, nous avons eu la confirmation qu'il s'agit d'une ancienne grotte, en partie remplie de calcite», ajouta-t-il. Un minéral qui, pour un spécialiste comme lui, vaut de l'or car il indique souvent la présence de «brèche fossilifère», un conglomérat rocheux contenant des fossiles. «C'est exactement ce que nous cherchions, s'enthousiasme Laurent Bruxelles. En Afrique du Sud, les mineurs qui exploitaient des filons de calcite ont ainsi trouvé des fossiles d'animaux et d'hominidés.»

Les membres de HoN n'ont qu'une hâte : retourner dans les Aha Hills pour passer ce site au peigne fin. Et explorer une grotte jusqu'ici inconnue, dénichée au sommet d'une colline. «Nous avons marché dix-sept kilomètres dans la brousse avant de tomber dessus, relate Laurent Bruxelles.

La cavité est partiellement remplie de sédiments, mais on sent des courants d'air à l'entrée. Preuve qu'il y a du volume à explorer en dessous...» Des fouilles approfondies pourraient donc être engagées lors de la prochaine expédition, prévue fin 2018. «En général, pour mille fossiles retrouvés, un seul provient d'un hominidé, prévient l'archéologue. Mais il suffirait de retrouver ici un seul fossile d'australopithèque pour démontrer ce que tout le monde pressent déjà : nos lointains ancêtres vivaient dans l'ensemble de l'Afrique. L'Éthiopie et l'Afrique du Sud ne seront alors plus les seuls berceaux de l'humanité.» La quête ne fait que commencer. ■

Gael Cérez



Dans cette zone proche du Botswana, l'équipe (en haut, le paléontologue Marc Jarry) inspecte la moindre grotte et la moindre butte. Un affleurement de calcite a ainsi été découvert (ci-dessus), qui pourrait cacher des restes d'hominidés fossilisés.

### SI VOUS VOULEZ EXPLORER LA NAMIBIE

Les Maisons du Voyage, qui nous ont aidés à réaliser ce dossier, sont spécialistes de la Namibie. Cette agence de voyages propose des itinéraires sur mesure et des circuits organisés, notamment un tour de 16 jours à la découverte des plus grands sites du pays, à partir de 2 400 € (vols, location de voiture et hébergements inclus).  
Contacts :  
tél. 01 56 81 38 29 ou [maisonsduvoyage.com](http://maisonsduvoyage.com)



DÉCOUVREZ DES VIDÉOS DE LA NAMIBIE  
SUR [bit.ly/geo-videos-namibie](http://bit.ly/geo-videos-namibie)